

Une fascinante « Clemenza di Tito »

OPÉRA Intelligence et émotion à la Monnaie

Superbe production sur une scène qui avait vécu une *Clemenza* inoubliable de Karl et Ursel Herrmann, en 1982. Personne n'avait osé jusqu'ici s'y superposer. Ivo van Hove a relevé le défi. *L'Idoménée* du metteur en scène belge nous avait laissé perplexe. Cette fois, on est sidéré par l'intelligence et l'émotion de sa réalisation qui nous plonge au cœur de cette histoire de pouvoir (même éclairé), de trahison et d'amour meurtri. L'antiquité romaine a disparu de ce plateau contemporain, non sans anachronismes. Un appartement de standing s'y prête à tous les lieux, sans changement de décor, il dit aussi l'intimité de l'histoire, avec ce lit central. Mais il se transforme en sénat avec les chœurs (en belle forme) sur des gradins à l'arrière-plan. Efficacité et fluidité signées Jan Versweyveld et raffinement des couleurs et des matières.

Ivo Van Hove fouille les âmes de chaque personnage et d'eux seuls : pas de projection de fantasmes, mais Mozart au premier plan avec une époustouflante direction de chanteurs-comédiens et une utilisation du film live comme on en a rarement vu, par la technique vidéo de Tal Yarden. Le plateau vit en continu sous l'œil de caméras : plan-séquence, zoom sur un visage, sur un coussin, sur un tiroir ouvert... ou lents travellings d'ensemble.

L'art de l'image live

Comment mieux percevoir la détresse de Tito qui, pour satisfaire aux lois de Rome, vient de renvoyer son aimée Bérénice qu'en scrutant longuement, pendant l'ouverture, le visage immobile de l'Empereur, son regard au bord des larmes ? Tantôt l'écran

retransmet « simplement » une image, tantôt elle la travaille en direct. Soufflant !

L'implication des chanteurs fascine dans cet opera seria de la dernière année de Mozart, une œuvre assez formelle, aux longs récitatifs, restitués intégralement (excellent travail du continuiste Luca Oberti), aux arias da capo qui s'enroulent sur eux-mêmes, aux tessitures écartelées... Les écarts de justesse de l'un et l'autre, tous par ailleurs parfaitement stylés, n'entameront pas notre plaisir. Et l'on a aimé la Vitellia ciselée, tragédienne noble de Véronique Gens (un rôle un peu grave pour elle), arc-boutée sur la vengeance, insensible à l'amour de Sextus, le Sesto d'Anna Bonitatibus, mezzo élégiaque, tout en legato, en pianissimi, le Tito chaleureux, d'une sobre sensibilité de Kurt Streit, mozartien de longue date. Quant à l'Annio (ami de Sesto) d'Anne Gevelius et la Servilia de Simona Saturova (la Gilda du prochain *Rigoletto* de la Monnaie), leur jeunesse et leur sensualité emportent l'adhésion, tout comme le Publio d'Alex Esposito.

Sous la baguette de son directeur musical Ludovic Morlot, une baguette dense, profonde, un peu dure parfois, mais attentive, l'orchestre a lui aussi mis ses pupitres dans les pas de la réalisation scénique : beauté des soli, dramatisation et précision des ensembles... et un grand coup de chapeau à la clarinette soliste qui a dialogué avec cet air sublime de Sesto en première partie.

MICHÈLE FRICHE

Jusqu'au 26 octobre (double distribution), www.lamonnaie.be. 02 229 12 11
Vision gratuite à partir du 1^{er} novembre et pendant 3 semaines sur le site.